

Carnets d'un critique en vue
La liberté de blâmer - Carnets et dialogues sur le théâtre

Louise Vigeant

Number 86 (1), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25630ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (1998). Review of [Carnets d'un critique en vue : *La liberté de blâmer - Carnets et dialogues sur le théâtre*]. *Jeu*, (86), 149–151.

Carnets d'un critique en vue

Robert Lévesque a été critique au quotidien *Le Devoir* pendant seize ans, de 1980 à 1996. Critique apprécié de plusieurs, détesté par d'autres, il a été lu, surtout. C'est dire que son opinion comptait. Elle comptait parce que Robert Lévesque *avait* une opinion ! En effet, il *appréciait* les spectacles de théâtre, les goûtait quand ils lui plaisaient, lui parlaient fort, et il les jugeait – c'est ce que le public attend du critique. Juger veut dire évaluer, c'est-à-dire examiner l'efficacité des moyens déployés, jauger de leurs effets, mesurer leur degré d'originalité. Robert Lévesque le faisait à partir de ses connaissances, considérables, à partir aussi de l'expérience acquise au cours de plusieurs années de fréquentation assidue du théâtre d'ici et d'ailleurs. Mais même professionnel, un spectateur est d'abord un spectateur, ainsi le critique réagissait-il aussi émotivement à ce qu'on lui proposait. Et les textes de Robert Lévesque portaient la marque de cette émotivité autant que de ses exigences. On lui a souvent reproché des sautes d'humeur ou alors des jugements trop catégoriques ; on a eu du mal à encaisser parfois certains adjectifs trop virulents ; on a décrié ce qui était perçu comme une attaque personnelle ; toutefois il était difficile de contester sa compétence.

*La Liberté de blâmer –
Carnets et dialogues sur
le théâtre*

OUVRAGE DE ROBERT LÉVESQUE,
MONTREAL, BOREAL, COLL.
« PAPIERS COLLÉS », 1997, 194 p.

Dans *la Liberté de blâmer*, bien qu'il ne s'agisse pas du même type d'écrit que le journalisme au quotidien, on retrouvera le regard scrutateur du critique bien connu. Ce recueil fait suite à une série radiophonique, intitulée *Robert Lévesque. Profession : critique*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada, à l'automne 1996. À chaque émission, Robert Lévesque proposait un *carnet*, dont la lecture était suivie d'un dialogue avec l'animateur Stéphane Lépine, d'où le sous-titre *Carnets et dialogues de théâtre*. La formule du carnet permet l'éclatement, l'auteur pouvant sauter d'un sujet à l'autre plus librement que dans un essai, par exemple, mais n'exclut pas pour autant la possibilité de la synthèse. Avec la distance, l'auteur propose des réflexions soutenues sur le travail d'importants hommes de théâtre comme Robert Lepage, Gilles Maheu, Denis Marleau ; il souligne la naissance d'une véritable scénographie sur nos scènes avec les propositions des Danièle Lévesque, Claude Goyette, Stéphane Roy ; il rappelle ses émotions de spectateur devant les Dyne Mousseau, Pol Pelletier, Marc Béland, Jean-Louis Millette, et bien d'autres encore. Au fur et à mesure de ces *Carnets et dialogues*, l'auteur et son acolyte touchent à tous les secteurs de l'activité théâtrale, de l'écriture au jeu, en passant par la mise en scène, de la création aux relectures, sans oublier les conditions de production ni les politiques artistiques des directions des théâtres et culturelles des gouvernements.

D'obsessions et de passions

À la lecture de ces *Carnets et dialogues de théâtre*, nous retrouvons le critique sévère qui a suivi le théâtre au jour le jour mais, surtout, nous découvrons un essayiste. La pratique critique inclut la réflexion à long terme qui permet la vue d'ensemble. Ainsi, qui lit ce livre aura une très bonne idée de ce qui a fait la vie théâtrale au Québec durant les vingt dernières années. L'auteur traite de l'avènement de l'écriture scénique et de la dramaturgie, écorchant au passage un Jean-Claude Germain qui se serait perdu « sur les chemins vicinaux de la parlotte et de la moquerie » (p. 21), marquant les bons et les moins bons coups de Michel Tremblay, saluant *Vie et mort du Roi Boiteux* de Jean-Pierre Ronfard « comme le grand spectacle de théâtre des années 1980 » (p. 183). Comme il le dit lui-même au début : « un critique a ses obsessions et ses passions » (p. 15), et il s'appliquera à les faire partager.

Enfonçant le clou plusieurs fois plutôt qu'une, Robert Lévesque éreinte la « phase nationaliste de la quête identitaire » (p. 38) pour saluer la « déquébécoisisation » de notre théâtre par les « fils de Shakespeare et de Pina Bausch » (p. 28) : Gilles Maheu et Denis Marleau. Les œuvres de René-Daniel Dubois, de Normand Chaurette et de Michel Marc Bouchard, qui ont habité les scènes depuis le début des années quatre-vingt, ont inspiré l'auteur, qui réussit à cerner des thématiques en un tour de main assez habile : « Chez Bouchard, on entre en soi, on va fouiller dans l'armoire aux jouets brisés, on libère les fantômes et on va s'absoudre... » (p. 28). Les pages parmi les plus convaincantes sont, selon moi (peut-être parce que je partage presque entièrement ce qui y est dit...), celles où Lévesque aborde le travail de Lepage, ce « magicien » au « style qui peut envoûter mais qui demeure en deçà d'un contenu aux pouvoirs virtuellement inquiétants ou choquants, aux ressorts philosophiques sinon politiques » (p. 55), celui de Gilles Maheu, « le poète », « le chorégraphe de ses inspirations » (p. 65) ou encore celui de Marleau qui serait « fidèle à l'idée que le théâtre existe pour surprendre et inquiéter en déjouant les habitudes et les certitudes, en traquant les bêtises et les angoisses pour les expurger » (p. 75). Après plusieurs productions, il est possible de faire ressortir les lignes directrices d'une œuvre, d'en relever les qualités et d'en soupeser les faiblesses. Dans son ouvrage, Robert Lévesque dessine les contours d'une histoire du théâtre récent qui se lit avec d'autant plus de plaisir qu'il ravive de nombreux souvenirs.

Parfois, l'auteur raconte des coups de cœur qui témoignent magnifiquement des pouvoirs enchanteurs du théâtre. Je pense, en particulier, au récit de la nuit passée au Palais des Papes, à Avignon, pour assister à l'intégrale du *Soulier de satin* de Claudel monté par Antoine Vitez : « Il y eut des entractes calvados et des entractes croissants, la nouvelle de l'inoubliable nuit s'était répandue de la Civette à la rue des Teinturiers, les acteurs et Vitez eux-mêmes (qui n'avaient jamais enfilé les douze heures) vivaient comme nous cette nuit-là pour la première fois, nuit de plénitude de la parole sous le mistral demeuré intimidé, où le théâtre avait gagné sur le jour et sur la nuit, nous étions entrés là à l'heure du marchand de sable et en ressortions à celle des boulangers, transfigurés par la grâce du jeu et la grandeur d'un texte. » (p. 168) Ou encore quand il rappelle son émotion devant ce morceau d'anthologie que constitue la séquence de la mort de la mère dans *Océan* : « Quand on a vu Pol Pelletier dans *Océan*, on sait jusqu'à quel point une actrice peut être en elle-même tout un théâtre. »

(p. 186) Nombreux sont les passages où le critique évoque le geste ou le regard d'un acteur, d'une actrice, ces êtres humains forts et fragiles à la fois, au cœur de cette métamorphose prodigieuse qu'est le théâtre.

Sous la protection de Beaumarchais

J'ai peu commenté les *dialogues*, pour la simple raison que cette partie m'est apparue parfois redondante par rapport aux propos clairement exprimés dans les carnets. Si, à la radio, l'entretien est nettement plus accrocheur qu'un texte, ce n'est pas nécessairement le cas à la lecture. De plus, je dois avouer avoir été agacée par le ton enseigneur de Stéphane Lépine, qui ne cesse de flatter son invité depuis la présentation, où il déclare carrément que Robert Lévesque a sorti « la critique du coma » (et qu'il n'y a aucune signature digne de ce nom dans le milieu depuis son départ du journal...), jusqu'à des rapprochements avec des intellectuels, disons exceptionnels, par exemple Thomas Bernhard (que Robert Lévesque lui-même aurait dû nuancer).

Alors que l'auteur avait habitué les lecteurs du *Devoir* à une écriture vive, ici, il démontre encore plus ses talents d'écrivain. Ce livre est, en effet, fort bien écrit ! Pour quelqu'un qui se donne comme tâche de décrire un art éphémère comme le théâtre, ce n'est certes pas la dernière des qualités que de savoir bien user des richesses de la langue.

En se mettant sous la protection de Beaumarchais à qui nous devons la fameuse phrase *Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur*, Robert Lévesque réaffirme le droit du critique à exprimer son opinion sans compromis – ce qu'il ne se gêne pas pour faire encore ici. Mais son livre fait davantage. Outre que l'auteur participe à une meilleure compréhension des enjeux contemporains du théâtre, ce qu'il fait d'une manière intelligente qui laisse néanmoins transparaître la passion, il provoque les esprits en adoptant des positions tranchées, par exemple, à l'égard du rôle du nationalisme dans la culture, ou en s'attaquant à un anti-intellectualisme qui serait répandu. Voilà deux questions qui mériteraient bien quelque débat. ¶